

Faire acte de courage

Beaucoup d'actes de courage se sont accomplis cette nuit-là, mais aucun n'a égalé la bravoure de ces quelques hommes qui ont continué à jouer minute après minute pendant que le navire s'enfonçait peu à peu dans la mer dont le niveau s'élevait de plus en plus vers l'endroit où ils jouaient - la musique qu'ils interprétaient leur servant d'inoubliable requiem autant que leur valant le droit imprescriptible d'être gravés à jamais sur les tablettes de la gloire éternelle.

Lawrence Beesley,
passager de 2^e classe à bord du *Titanic*



Les survivants

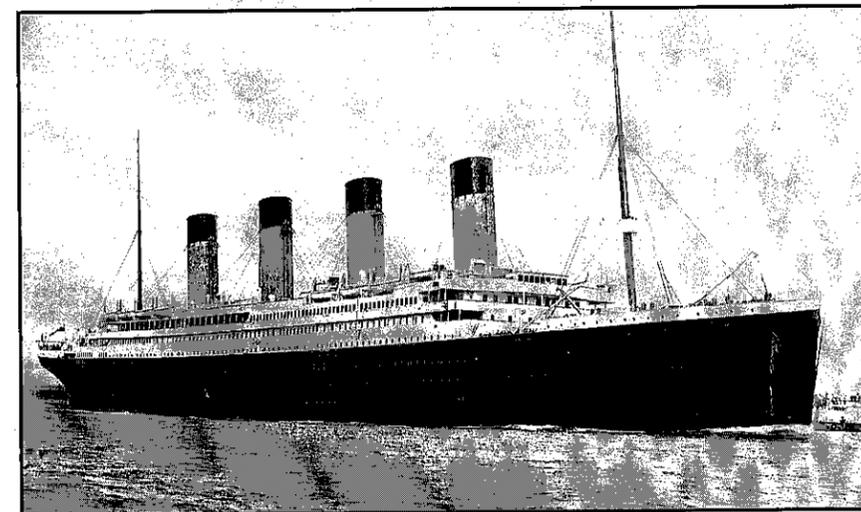
Un navire qui circulait à une centaine de kilomètres de là a reçu les messages de détresse. Il a réussi à sauver environ 700 survivants qui se trouvaient dans des canots de sauvetage.

L'ORCHESTRE DU COURAGE

CAPE RACE, TERRE-NEUVE - Vers 23 h 40, le 14 avril 1912, le RMS (Royal Mail Steamer) *Titanic* est entré en collision avec un iceberg d'une hauteur d'environ 30 mètres au large de Terre-Neuve. Deux heures et quarante minutes après l'impact, le *Titanic* a coulé, entraînant avec lui plus de 1 500 passagers et membres d'équipage. C'était la première traversée transatlantique pour ce navire réputé insubmersible et conçu pour accueillir environ 3 000 passagers. Son équipage était composé de 871 hommes et de 23 femmes sous le commandement d'Edward Smith, un capitaine expérimenté.

Selon certains témoignages, les huit musiciens de l'orchestre jouaient encore de leurs instruments sur le pont du navire alors qu'il était en train de couler. Sous la direction du chef d'orchestre Wallace Hartley, ces musiciens courageux n'ont pas abandonné leur mission. Jusqu'au dernier moment, ils ont interprété des morceaux de leur répertoire afin de calmer la panique des passagers et d'apaiser leur peur. Ils ont fait preuve d'un courage admirable alors qu'ils savaient qu'ils allaient tous périr dans cet inévitable naufrage.

Les huit musiciens avaient embarqué à Southampton en tant que passagers de 2^e classe le 10 avril 1912 avec le billet de passage collectif n° 250654. Ils travaillaient pour l'agence Black Talent de Liverpool qui avait l'exclusivité de l'animation



musicale auprès de la compagnie White Star Line. Les musiciens étaient chargés de jouer à bord du paquebot transatlantique lors de sa traversée inaugurale. À la suite du naufrage, les corps de trois d'entre eux ont été repêchés : ceux de Wallace Henry Hartley, John Frederick Preston Clarke et John Law Hume. Les autres n'ont jamais été trouvés ou du moins n'ont jamais pu être identifiés. Clarke et Hume ont été inhumés dans des cimetières de Halifax, en Nouvelle-Écosse. Quant à Hartley, il a été rapatrié en Angleterre, où il a été enterré dans sa ville natale de Colne, dans le Lancashire. La presse a rapporté que plus de 30 000 personnes ont assisté à ses funérailles.

L'orchestre du *Titanic* a joué jusqu'à la fin. Depuis, les huit musiciens ont fait l'objet de nombreux hommages, dans des concerts, des monuments et des films. Le geste posé par ces braves hommes lors du naufrage demeurera pour toujours un symbole de courage mémorable.

Parti de Southampton, en Angleterre, le *RMS Titanic* est entré en collision avec un iceberg le 14 avril 1912. Quelques heures plus tard, il disparaissait à tout jamais au large de Terre-Neuve, au Canada.



Prisonnier du roc

par Francis Asselin-Trudel

Aron Ralston commence sa descente au fond d'un étroit tunnel, une formalité pour un grimpeur d'expérience comme lui, habitué aux reliefs de ces canyons de l'Utah. Dans l'espace étroit entre les deux murs de roches, il peut voir une grosse roche, d'apparence solide. Mais lorsque Aron y prend appui, la pierre bascule. Sa vie aussi. La main coincée entre le roc et le rocher, prisonnier au fin fond d'une crevasse, Aron devra trouver une façon de survivre. Fais une descente en rappel au cœur d'une incroyable histoire de courage, de détermination et de résilience.

Le samedi 26 avril 2003, Aron Ralston, un Californien de 27 ans, s'aventure pour une randonnée dans le canyon Blue John, un peu au sud du secteur du canyon Horseshoe, dans le parc national de Canyonlands, en Utah. La journée est radieuse, mais fraîche. Le soleil brille d'une lumière blanche et dure qui force à plisser les paupières. Aron cale sa casquette sur ses yeux et ajuste son foulard sur sa bouche, pour se protéger du vent transportant de la poussière.

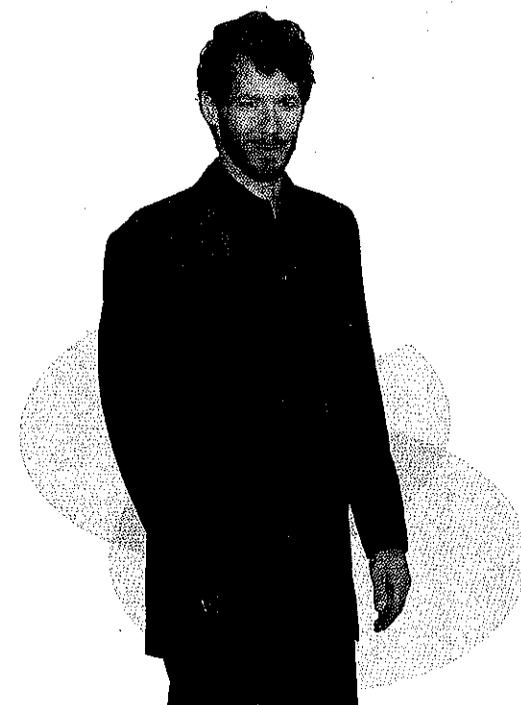
Un vent léger circule entre les curieuses formations géologiques. Parfois, le cri aigu d'un oiseau de proie ou le grésillement d'un insecte vibrent dans l'air pur. Aron respire profondément. Cette solitude, cette intimité avec la nature le calment. Un an plus tôt, le jeune homme a voulu changer de vie. Ingénieur en mécanique chez Intel, il a décidé de tout abandonner pour vivre sa passion : l'alpinisme. Depuis, il travaille dans une petite boutique d'équipements sportifs de haute montagne. Il rêve de gravir un jour les 54 sommets de plus de 4 000 mètres du Colorado en hiver et en solitaire. Il s'imagine debout sur la cime enneigée de l'ultime pic, fouetté par les bourrasques mordantes. Il sourit.

Des voix féminines l'arrachent de sa rêverie. Deux filles viennent vers lui : Megan et Kristi. Aron se joint à elles pour une randonnée de quelques heures. Arrivé à la fourche surnommée Blue John Canyon, le trio se sépare. Les filles vont à gauche, Aron va à droite.

Catastrophe

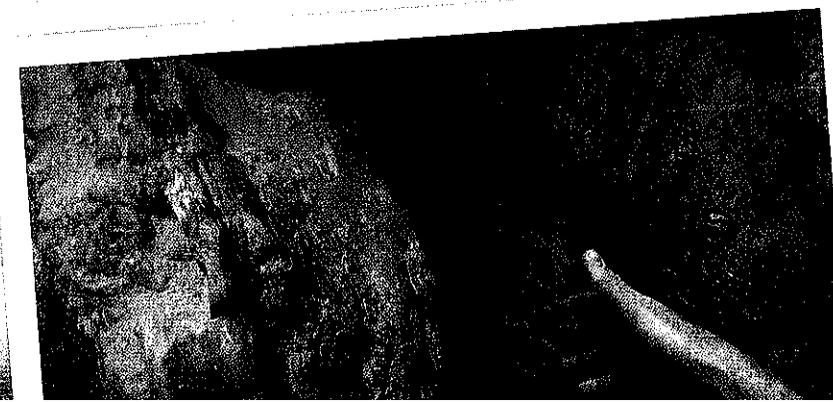
À peine quelques minutes plus tard, une crevasse fait obstacle à sa progression. Aron examine la situation. Pour poursuivre son chemin, il lui suffirait de se glisser au fond de ce tunnel. Rien de bien compliqué. Il évalue la stabilité d'un gros bloc de roc logé entre les parois de la crevasse. Lentement, il entreprend son escalade quand, soudain, le rocher s'écroule. Aron tombe vers le fond du canyon, suivi de multiples fragments de granit.

Sa chute s'arrête brutalement. Une poussière blanche flotte autour de lui. Une douleur extrême pulse dans sa main droite. Le nuage de craie disparaît peu à peu, assez pour qu'Aron se rende compte que sa main est écrasée entre le rocher et la paroi rocheuse. Ses os sont broyés. Ses cris de douleur rebondissent contre les surfaces rocheuses moulées par l'érosion. Paniqué, il tente de dégager son bras. Rien à faire. Avec précaution, il enlève son sac à dos et saisit son couteau suisse. La lame émoussée effrite à peine le roc. Aron comprend qu'il est prisonnier de ce roc massif. Et dans cet endroit reculé, célèbre pour avoir abrité des bandits du Far West, personne ne viendra à son secours. D'autant plus qu'il a commis une imprudence majeure : il n'a informé personne de son itinéraire.



Visualiser

Visualiser, c'est se représenter les événements pour comprendre les liens qui les unissent. Essaie de visualiser l'endroit où se trouve Aron Ralston. Dessine un schéma de cet endroit.



Faire des liens

Quand tu fais des liens entre un texte et toi, tu rattaches les idées écrites à tes connaissances. Pense aux parties de cet article qui te rappellent d'autres textes. En quoi ce texte est-il semblable à ce que tu as déjà lu? En quoi ce texte est-il différent?

Peu à peu, ses pensées s'éclaircissent. Son esprit méthodique d'ingénieur refait surface. Les pieds en appui sur un petit rebord, Aron étend le contenu de son sac à dos sur la tablette improvisée devant lui. Doucement, car s'il laisse échapper un objet au fond du canyon, il ne pourra jamais le récupérer. Un short de rechange, moins d'un litre d'eau, deux barres énergétiques, son équipement d'escalade, une caméra et un canif de piètre qualité. C'est tout ce dont il dispose pour se libérer de sa prison rocheuse, avant de mourir de faim ou de soif. Le compte à rebours est amorcé. Et la nuit tombe déjà...

La seule solution

Les ombres s'avancent et s'enroulent autour d'Aron. La pierre, qui avait absorbé la chaleur du soleil, se refroidit, alors que le mercure descend vers le point de congélation. D'une main, Aron réussit tout de même à se confectionner une sorte de corde de rappel, grâce à laquelle il peut reposer ses jambes. La nuit est longue, froide et pénible.

Au petit jour, le soleil inonde sa prison. Les rayons d'or réchauffent sa peau. Aron s'active. En passant une corde autour de la pierre qui le retient prisonnier, il tente de la faire bouger en utilisant son corps comme contrepoids. Elle ne bouge pas d'un poil. Son échec le décourage. Il regarde sa main. Elle est épaisse, insensible, d'une couleur grisâtre qui ne laisse rien présager de bon. Plus le choix: pour survivre, il devra s'amputer l'avant-bras droit.

Lundi et mardi, Aron tente l'opération, mais la lame usée de son canif n'entaille même pas sa peau. Il essaie encore et encore pendant 24 heures, puis abandonne. Un oiseau sombre décrit des cercles concentriques dans le ciel, comme une feuille au fond d'une tasse de thé. Il a tellement soif. Il passe sa langue râpeuse sur ses lèvres craquelées. Il imagine des bouteilles débordantes d'eau fraîche. Cette situation le tourmente. Il n'en peut plus! Résigné, il se décide à boire son urine.

Au cinquième jour, ayant déjà léché ses derniers emballages de nourriture et bu sa dernière goutte d'eau, son espoir s'affaiblit. Il enregistre un témoignage à l'intention de ses proches sur sa caméra. Cependant, à son réveil, jeudi, motivé par une vision qu'il interprète comme étant celle de son futur fils, une volonté nouvelle s'empare d'Aron. Dans un état second, entre douleur et euphorie, il s'applique un garrot au biceps afin de limiter le saignement, puis il casse les os délicats de son poignet. Ensuite, il parvient à couper l'épiderme avec son canif et à sectionner les veines, tendons et ligaments autour de la fracture. Au bout de cinq jours, Aron est enfin libre... un bras en moins.

Le chemin du retour

Aron n'est toutefois pas au bout de ses peines. Son short appliqué comme compresse sur sa plaie ouverte, il entreprend le long chemin du retour. Il s'arrête d'abord à un point d'eau stagnante. Malgré tout, il boit l'eau et remplit ses bouteilles. Son moignon emballé dans un sac de plastique, il doit ensuite descendre en rappel une falaise de 25 mètres, puis marcher plusieurs heures avant de croiser une famille de touristes. Quelques minutes plus tard, l'hélicoptère parti à sa recherche se pose devant eux. Aron est presque au bout de son sang, mais il survivra.

Il fera bien plus que simplement survivre. Deux ans après ce cauchemar, il accomplira l'exploit de ses rêves et gravira le dernier des 54 sommets les plus hauts du Colorado. Il est aujourd'hui marié et père d'un petit garçon. Comme quoi le sacrifice exigé au fond de ce canyon lui a peut-être permis de vivre encore plus fort.

Reagis au texte

La question de départ: « Qu'est-ce qui peut pousser quelqu'un à poser un acte de courage? » Maintenant que tu as lu cet article, quelle est ta réponse à la question?

Faire des liens: Quels liens as-tu faits pendant la lecture de cet article?

Visualiser: Les liens que tu as faits entre le texte et tes connaissances ou tes expériences t'ont-ils été utiles pour visualiser? De quelles façons?

Faire des inférences: Quels sont les sentiments d'Aron Ralston par rapport à cette expérience? Quelles idées du texte pourraient appuyer ta réponse?

La littératie critique: Si cet article avait paru dans un journal, aurait-on utilisé les mêmes images? Explique ta réponse.

Évaluer: Évalue l'efficacité des photographies choisies pour illustrer cet article. Comment ces images ont-elles favorisé ta compréhension?

Les connaissances linguistiques: Le sujet dans une phrase détermine l'accord du verbe. Il peut s'agir d'un groupe nominal, d'un nom propre ou d'un pronom. Par exemple: **Le soleil brille. Il brille.** Relève cinq phrases dans ce texte et justifie l'accord du verbe avec son sujet.

La métacognition: Quelle stratégie de lecture – visualiser ou faire des liens – a le mieux appuyé ta compréhension pendant la lecture de cet article? Explique ta réponse à une ou à un camarade.

Applique
les stratégies de

LECTURE

Visualiser

Faire des liens

Qu'est-ce qu'une décision
courageuse ?

EXPLORE LES MOTS

Certains mots sont utilisés dans les descriptions pour aider le lecteur à mieux visualiser la scène décrite. Ces mots descriptifs t'aideront à mieux comprendre le texte et à mieux visualiser ce que tu lis.

Dans un récit raconté au passé, l'imparfait est le temps de la description et le passé composé celui de la narration.

LA DÉCISION DE MA MÈRE

par Léo-James Lévesque

Je n'avais que 17 ans lorsque ma mère m'avait donné la lettre. Je l'avais en ma possession depuis environ six mois quand elle me l'a réclamée. J'étais très triste de lui rendre cette lettre. Debout dans le couloir de l'hôpital, les mains tremblantes et les yeux remplis de larmes, je relisais ce qu'elle avait écrit.

à ma famille, à mon médecin et à toute
personne qui pourrait devenir responsable
de ma santé et de mon bien-être.

Consciente que la mort est inévitable et
qu'elle fait partie de la vie au même titre

que la naissance, et le jour arrive où je ne
pourrai plus prendre part aux décisions
qui concernent ma santé, je désire que l'on
considère cette demande comme étant
ma dernière volonté, alors que je suis
encore saine de corps et d'esprit...

Je ne pouvais plus poursuivre ma lecture. Je n'avais pas le courage de lire la suite. J'ai replié la lettre et je me suis dirigé vers la grande fenêtre de l'hôpital qui donnait sur un stationnement. Derrière la vitre, je regardais les voitures et les arbres sans les voir. Seul le visage de ma mère apparaissait dans ma pensée.

Je me rappelais les bons moments que nous avons passés ensemble. Les lundis, après l'école, nous jouions aux cartes et

parlions de tout et de rien. Les samedis, nous allions à son restaurant préféré. Elle commandait un sandwich chaud au poulet et je commandais la même chose. Nous parlions des potins du village, nous riions et, parfois, nous pleurions ensemble. Elle était un être exceptionnel et je l'aimais beaucoup. C'était ma mère. Puis, un jour, après une visite chez le médecin, elle m'avait donné cette lettre. Elle m'avait demandé de la lui rendre quand elle me le demanderait. Elle m'avait obligé à accepter d'être le gardien de cette lettre, mais dans mon cœur, j'espérais ne jamais avoir à la lui remettre.

Ma mère, une femme pourtant intelligente et raisonnable, avait décidé d'ignorer les symptômes évidents d'une santé défaillante. Elle avait de plus en plus de mal à glisser ses pieds enflés dans ses chaussures. Elle avait périodiquement des douleurs abdominales, elle perdait l'appétit et l'envie de ses aliments préférés. Je la harcelais pour qu'elle aille revoir le médecin, mais elle faisait la sourde oreille. Pourtant, un jour, ses souffrances intolérables l'avaient poussée, malgré sa résistance obstinée, à retourner voir le médecin, qui l'avait aussitôt adressée à un urologue pour des examens.

Lorsque le médecin a reçu les résultats des examens, il nous a expliqué que ma mère, l'amour de ma vie, souffrait d'un cancer.

«Très avancé, a précisé le médecin, avec probablement des métastases.»

Maman m'a alors pris la main, comme si elle voulait me rassurer ou me consoler.

«J'en ai pour combien de temps? a demandé ma mère au médecin, calmement.

— C'est difficile à dire, a répondu le médecin. La chirurgie et les médicaments ralentissent parfois l'évolution du mal. Tout ce que je peux vous promettre, c'est de soulager vos souffrances. J'aimerais vous voir hospitalisée le plus tôt possible.»

La semaine suivante, de nouveaux examens ont confirmé le diagnostic: un rein était presque détruit. Ma mère devait entrer à l'hôpital.

Après deux semaines à l'hôpital et une intervention chirurgicale, maman est revenue à la maison. Elle souffrait beaucoup moins, mais le médecin ne lui avait jamais parlé de guérison.



À tour de rôle, ma sœur et moi préparions les repas et restions la nuit dans sa chambre, à ses côtés. Elle nous demandait souvent de ne pas nous inquiéter, prétextant qu'elle allait mieux. C'était la première fois qu'elle me mentait. Mais, d'une certaine façon, je la comprenais. Elle ne voulait pas voir ses enfants souffrir avec elle. Cette douleur-là, elle ne pouvait pas la supporter. Elle désirait mener la vie la plus normale possible au cours des jours qu'il lui restait à vivre. Je pouvais la voir s'affaiblir.

Un jour, en revenant de l'école, je l'ai trouvée assise à la table. Elle ne tricotait pas comme à son habitude. Elle était assise devant sa tasse de thé, sans bouger. Je n'avais jamais vu ma mère aussi silencieuse.

«Ça ne va pas, maman? ai-je demandé.

— Non», m'a-t-elle répondu d'une voix chevrotante.

Cet aveu inattendu m'a beaucoup bouleversé. Ma mère, une femme que je croyais invincible, était gravement malade. Et pour la première fois, elle me l'avouait. Durant la soirée, elle a eu des nausées et elle a souffert horriblement jusqu'à 3 heures du matin, avant de consentir à être de nouveau hospitalisée.

Cette fois, elle est restée six semaines à l'hôpital et elle a subi une autre opération. Lors de mes visites quotidiennes, elle me parlait de jours meilleurs en me tenant la main. Elle me disait qu'elle était fière de moi, qu'elle était contente de me voir aussi responsable. Elle me disait qu'elle m'aimait. Un après-midi de février, alors que je lui lisais une histoire, elle m'a dit :

«C'était hier ton anniversaire, mon grand garçon, et je ne t'ai rien offert.»

«Rien offert? ai-je pensé. Maman, tu m'as donné la vie. Tes bras ont été mon refuge contre mes terreurs enfantines, ton sourire a été un soulagement à mes chagrins, et aujourd'hui, ta sagesse et ton amour me soutiennent toujours dans les moments les plus difficiles.»

Mais cela, je ne pouvais pas le dire. J'avais la gorge serrée, et les larmes qui me brûlaient les yeux ont fini par couler le long de mes joues.

À ce moment, le médecin est entré dans la chambre. Ma mère m'a regardé avec un sourire et m'a dit :

«Ça va aller, mon grand garçon. Ne t'inquiète pas. J'ai un bon médecin.»

Le médecin a suggéré une autre intervention afin de drainer le rein, sans quoi l'issue fatale serait rapide. Après le départ du médecin, ma mère s'est tournée vers moi.

«J'ai attendu presque trop longtemps, m'a-t-elle dit. Tu te souviens de la lettre que je t'ai confiée?

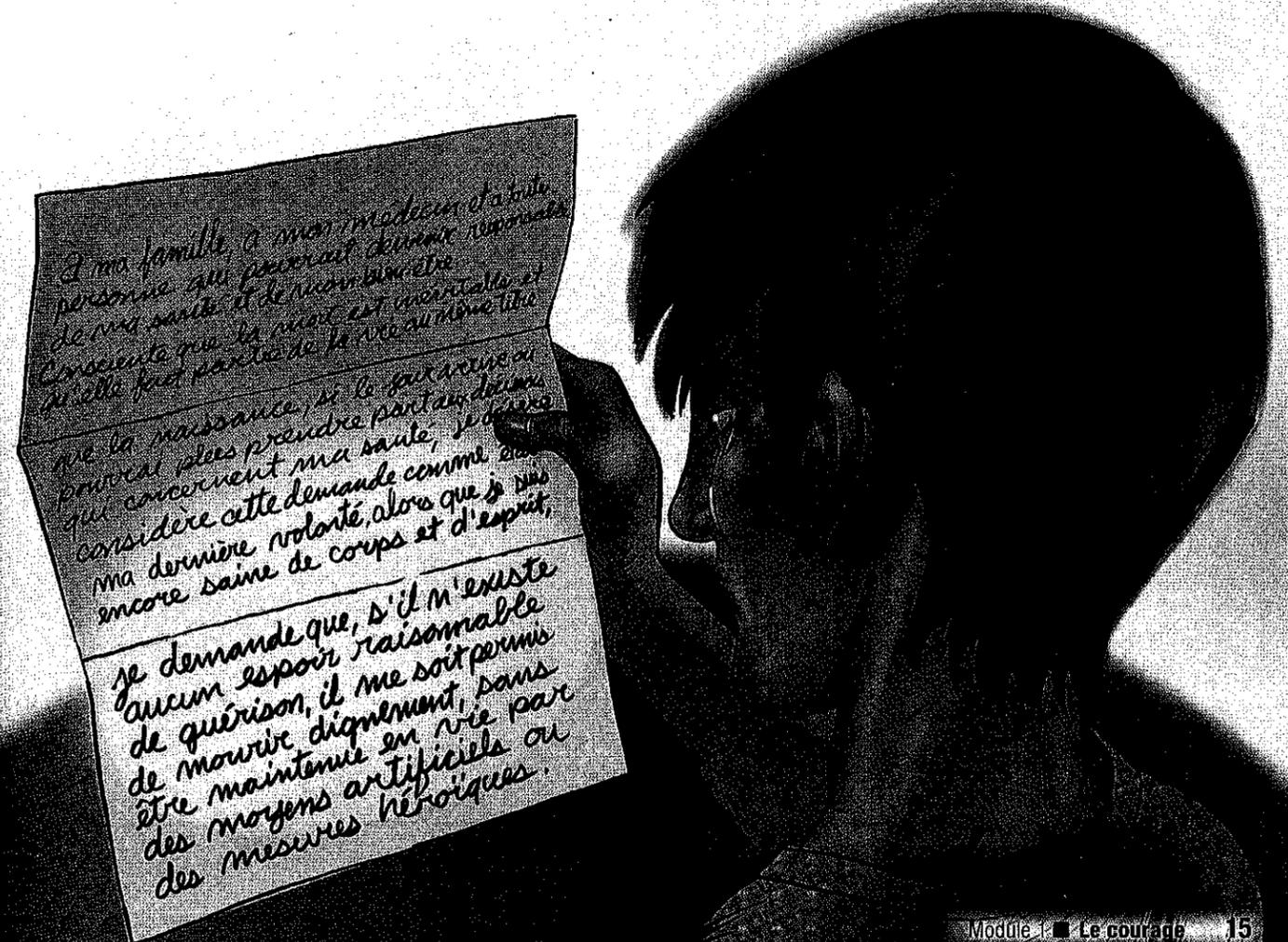
— Oui», ai-je répondu.

Elle ne m'a pas demandé mon avis. Elle m'a simplement demandé de lui rapporter la lettre, le lendemain après l'école.

La lettre entre les mains, j'ai continué ma lecture avant d'entrer dans la chambre de ma mère.

Connaissant ce qu'elle savait, j'ai tenté de me mettre à sa place. C'était difficile à accepter, mais, en fin de compte, elle avait le droit de signer cette lettre, c'était sa dernière volonté. Après tout, il s'agissait de sa vie, de sa décision.

Ma mère s'est assise sur le bord du lit. Les infirmières, appelées à témoigner pour officialiser le document qu'elle signait, attendaient calmement sans manifester ni approbation ni désaccord. Elles respectaient, en silence, la décision de ma mère.



À ma famille, à mon médecin et à toute
personne qui pourrait devenir responsable
de ma santé et de mon bien-être.
Consciente que la vie est précieuse et
si elle fait partie de la vie humaine.
Je la remercie, si le jour arrive où
je ne pourrai plus prendre part à la vie.
Je considère cette demande comme étant
ma dernière volonté, alors que je suis
encore saine de corps et d'esprit.
Je demande que, si il n'existe
aucun espoir raisonnable
de guérison, il me soit permis
de mourir dignement, sans
être maintenu en vie par
des moyens artificiels ou
des mesures héroïques.

À partir de ce jour, les infirmières entraient souvent dans la chambre de ma mère. Elles lui tâtaient le front, le pouls, lui racontaient les nouvelles du jour, s'inquiétaient de ce qu'elle désirait. Elles essuyaient doucement ses lèvres gercées et lui donnaient de petits noms affectueux. Son médecin venait également la voir chaque jour. Il venait plus en ami qu'en praticien. Lui aussi avait accepté la décision de ma mère. Par contre, le cancérologue, lui, ne semblait pas partager cet avis. Il continuait de faire valoir à ma mère les progrès rapides du traitement du cancer.

Malgré son extrême faiblesse, elle l'écoutait, mais restait ferme sur sa décision. Comme soulagée d'un fardeau, elle semblait se détendre et entrer dans une période d'attente. Elle gardait l'esprit éveillé à tout.

Elle avait signé son testament depuis trois semaines. Alors que je l'embrassais, à la fin de ma visite, elle m'a dit : « À la prochaine. » Ces mots sont devenus pour moi des mots très affectueux. Et depuis, ce sont les mots que j'utilise en quittant des amis.

À mon retour, en fin de soirée, je l'ai trouvée immobile, le visage tourné vers la fenêtre. Le soleil allait bientôt se coucher. Le ciel était une symphonie de rose et de bleu. Ma sœur était avec moi.

« Un beau coucher de soleil, juste pour toi, maman », ai-je pensé.

« C'est fini », nous a dit l'infirmière.

Ma sœur m'a pris la main. Elle pleurait. Des larmes coulaient aussi sur mes joues. Nous sommes restés près du lit de ma mère pendant un bon moment.

Ma mère m'a laissé un héritage précieux : le sens de l'humour, l'amour de la vie et le courage de la vivre. Je n'avais que 17 ans quand ma mère est décédée, mais même à cet âge, j'avais compris l'importance de la sincérité dans mes convictions et de la fidélité à mes obligations. J'ai accepté sa décision. Elle souhaitait laisser à sa famille le souvenir d'un être vivant, conscient et souriant. Ma maman chérie avait vécu comme elle le voulait. Ma maman chérie était morte comme elle l'avait décidé.

Réagis au texte

La question de départ : « Qu'est-ce qu'une décision courageuse ? » Maintenant que tu as lu ce récit personnel, quelle est ta réponse à la question ?

Faire des liens : Quels liens as-tu faits avec le lieu, les personnages et les événements de ce récit personnel ? En quoi ces liens t'ont-ils été utiles pour mieux en apprécier la lecture ?

Visualiser : Quelles parties du texte t'ont permis de visualiser les lieux et les personnages ?

Faire des inférences : Qu'est-ce qui a poussé la mère de l'auteur à prendre cette décision ? Quelles idées du texte pourraient appuyer ta réponse ?

La littératie critique : Ce récit serait-il aussi émotif s'il racontait la mort d'un animal ? Explique ta réponse.

Évaluer : Crois-tu que cette histoire pourrait avoir un effet sur la façon de réagir d'une personne devant une situation semblable ? Justifie ton opinion auprès d'une ou d'un camarade.

Les connaissances linguistiques : Quand utilise-t-on le passé composé ? Quand utilise-t-on l'imparfait ? Discute de tes réponses avec une ou un camarade.

Le processus d'écriture : Quels principes de cohérence contribuent à la fluidité du texte ? Explique ta réponse à une ou à un camarade.

La métacognition : Est-ce plus facile de faire des liens avec un texte littéraire ou avec un texte courant ? Explique ton choix à une ou à un camarade.